

# ‘Théorie de la valeur, des prix et de l’accumulation’ : quelques points de désaccord

*Gilbert Faccarello\**



La parution de l’ouvrage de Gilbert Abraham-Frois et Edmond Berrebi, *Théorie de la valeur, des prix et de l’accumulation*<sup>1</sup>, présente, dans la conjoncture théorique actuelle, un intérêt tout particulier, et ce n’est certes pas un de ses moindres mérites que de fournir, en s’appuyant sur quelques travaux récents (dont certains<sup>2</sup> ne sont malheureusement pas encore publiés), un exposé et un développement rigoureux et systématique de la théorie sraffaïenne des prix de production. Les thèmes abordés sont nombreux, mais unifiés dans l’analyse qui culmine lors des chapitres V (‘Accumulation, conflits et quasi dualité’) et VI (‘Valeur :

---

\*Université Panthéon-Assas, Paris. Courriel: gilbert.faccarello@u-paris2.fr. Site: <http://ggjjff.free.fr/>. Essai publié dans les *Cahiers d’économie politique*, n° 4, 1977, pp. 279-297. Les fautes d’impression ont été corrigées.

1. *Economica*, Paris, 1976.

2. Patrick Maurisson, *La théorie des prix de production*, Université de Paris I, 1974, et Bertram Schefold, *Piero Sraffa Théorie der Kuppelproduktion, des Kapitals und der Rente (Mr. Sraffa on Joint Production)*, Bâle, 1971.

dualité et transformation')<sup>3</sup> : aussi notre propos n'est-il pas ici de les reprendre tous. Les quelques remarques qui suivent portent tout au plus sur une cinquantaine de pages de l'ouvrage et doivent donc être comprises comme une tentative de cerner quelques points fondamentaux de désaccord ; c'est pourquoi, également, d'autres points à notre avis contestables mais qui impliqueraient l'exposé d'une compréhension alternative du *Capital* seront laissés dans l'ombre : notre analyse tentera de demeurer sur le plan purement logique. C'est dans cette optique que seront avancés les quelques éléments de conclusion.

## 1 Position du problème et notations

L'ouvrage de G. Abraham-Frois et E. Berrebi se présente d'emblée comme une explication et un élargissement de *Production de marchandises au moyen de marchandises* de Piero Sraffa<sup>4</sup>, et marque une volonté de ne pas « réduire ce dernier à une simple critique de la théorie néoclassique et [...] faire passer au second plan (ses) contributions essentielles », afin de poursuivre le « retour aux Classiques » dont il semble avoir été l'amorce<sup>5</sup>. Dans cette tâche, la rencontre avec K. Marx est inévitable et la position des auteurs est, sur ce sujet, sans ambiguïté : « si le chapitre final, comme le chapitre initial de cet ouvrage, est consacré à Marx [...], c'est bien parce qu'il nous est apparu qu'un certain nombre de problèmes posés par Marx ne pouvaient être correctement résolus qu'en utilisant les concepts forgés par Sraffa »<sup>6</sup>. Au nombre de ces problèmes figure bien entendu celui de la transformation des valeurs en prix de production et de la plus-value en profit, c'est-à-dire finalement la question de la valeur et de l'exploitation. C'est à ce problème que nos remarques seront

---

3. L'ouvrage est en outre doté d'une annexe mathématique fort appréciable.

4. Cambridge, At the University Press, 1960 ; traduction française : Dunod, Paris, 1970.

5. *Théorie de la valeur, des prix et de l'accumulation*, op. cit., p. III.

6. Ibid., p. IV.

consacrées, tant il nous paraît commander l'interprétation successive de l'édifice théorique tout entier.

Disons tout de suite que, pour les auteurs, ce n'est pas la transformation des valeurs en prix qui est intéressante et pertinente, mais bien plutôt celle de la plus-value en profit. Autrement dit, après que la publication de l'ouvrage de Sraffa ait montré que l'on pouvait fort bien élaborer une théorie des prix de production sans référence aucune aux valeurs, après les débats récents et plus anciens qui ont établi que le problème de la « transformation » chez Marx se résolvait logiquement dans un schéma des prix de type Sraffa et que les célèbres égalités quantitatives du livre III du *Capital* (somme des profits = somme des plus-values, et somme des valeurs = somme des prix) ne pouvaient être vraies simultanément pour un schéma « corrigé » des prix et que, de toute manière, l'obtention de l'une ou de l'autre égalité n'était qu'une question de choix du numéraire (et donc non pertinente sur le plan théorique), l'accent est placé sur une analyse qui devrait permettre d'expliquer la nature du profit qui apparaît dans le système des prix (où son origine demeure énigmatique) par la mise à jour d'une relation qui lierait de façon systématique et significative le taux de profit à certaines grandeurs ou propriétés d'un système parallèle des valeurs.

Ainsi, par l'établissement de ce que M. Morishima a appelé le « théorème marxien fondamental »<sup>7</sup>, dû à N. Okishio<sup>8</sup>, et par la mise au jour d'une relation liant le taux de profit, le taux d'exploitation et la composition organique du système-étalon, on serait en mesure, par deux voies un peu différentes, de « récupérer » la théorie de l'exploitation de Marx et par là même l'essentiel de la construction théorique du *Capital*. Ces deux voies sont successivement empruntées par G. Abraham-Frois et E. Berrebi dans le premier et dans le sixième chapitre de leur ouvrage. Nous

---

7. M. Morishima, *Marx's Economics, A Dual Theory of Value and Growth*, Cambridge, At the University Press, 1973.

8. N. Okishio, 'A Mathematical Note on Marxian Theorems', *Weltwirtschaftliches Archiv*, **XCI**, 1963, pp. 287-299.

allons également les aborder tour à tour ( §§ II et III) et nous verrons alors comment l'analyse pourra converger vers des problèmes communs de portée générale (§ IV).

Précisons auparavant le système de symboles que nous utiliserons. Nous considérons une économie formée de  $n$  branches et produisant  $n$  marchandises, chaque branche pouvant produire indifféremment des quantités de chaque marchandise : autrement dit, nous nous plaçons dans le cas le plus général de production multiple ; nous supposons en outre que le système ainsi décrit est fondamental et qu'il produit, au total, un surplus de chaque marchandise (nous sommes en production jointe). Chaque branche  $i$  utilise une quantité  $L_i$  de travail que nous supposerons pour l'instant « homogène » sans préciser davantage la nature de cette homogénéité. Le système peut donc être représenté par :

$$(\mathbf{A}, \mathbf{L}) \rightarrow \mathbf{B}$$

où  $\mathbf{A}$  et  $\mathbf{B}$  sont respectivement les matrices (carrées) des intrants et des extrants, et où  $\mathbf{L}$  représente le vecteur colonne des quantités de travail. L'unité de mesure des différentes quantités de marchandises est la quantité globale produite de chaque marchandise et celle des quantités de travail est la quantité totale de travail utilisée dans l'économie. Aucune hypothèse n'est formulée à propos des rendements d'échelle. Enfin,  $\mathbf{d} = (d_1, d_2, \dots, d_n)$  désigne le vecteur horaire des biens de consommation ouvrière (certains  $d_i$  peuvent être égaux à 0) composant le salaire réel horaire. On appellera « matrice socio-technique » la matrice  $\mathbf{A}^*$ , obtenue de la manière suivante :

$$\mathbf{A}^* = \mathbf{A} + \mathbf{Ld}$$

Le salaire réel est supposé être intégralement avancé au début de la période. Si  $\Lambda = (\lambda_1, \lambda_2, \dots, \lambda_n)$  désigne le vecteur colonne des valeurs unitaires, le « système des valeurs » s'écrit :

$$\mathbf{B}\Lambda = \mathbf{A}\Lambda + \mathbf{L}$$

soit :

$$\Lambda = (\mathbf{B} - \mathbf{A})^{-1} \mathbf{L}$$

si  $\det(\mathbf{B} - \mathbf{A})^{-1} \neq 0$ . Si  $e$  représente le taux d'exploitation, supposé uniforme :

$$e = \frac{1 - \mathbf{d}\Lambda}{\mathbf{d}\Lambda}$$

il vient :

$$\mathbf{B}\Lambda = \mathbf{A}\Lambda + \mathbf{Ld}\Lambda + e\mathbf{Ld}\Lambda = \mathbf{A}\Lambda + (1 + e)\mathbf{Ld}\Lambda = \mathbf{A}^*\Lambda + e\mathbf{Ld}\Lambda$$

Soit  $\mathbf{p}$  le vecteur des prix de production et  $r$  le taux de profit uniforme de l'économie. Le système des prix de production s'écrit :

$$\mathbf{B}\mathbf{p} = (1 + r)(\mathbf{A}\mathbf{p} + \mathbf{Ld}\mathbf{p}) = (1 + r)\mathbf{A}^*\mathbf{p}$$

Nous savons que ce système possède des solutions économiquement significatives si les conditions de Newman-Manara sont satisfaites, ce que nous supposerons. D'autre part, puisque les salaires sont avancés, les conditions d'existence et d'unicité du taux de profit  $r$  se confondent avec celles de l'existence et de l'unicité de la marchandise-étalon ; nous les supposerons également satisfaites et nous écarterons les autres cas comme non économiques.

A première vue, les systèmes que nous avons définis précédemment sont indépendants et complémentaires. Chacun prétend saisir un aspect de la réalité : le système des valeurs prétend prouver l'exploitation, celui des prix a l'ambition de définir correctement les prix de production ; leur apparente complémentarité ne pourra cependant se révéler effective qu'à la condition que ces deux systèmes soient intégrés dans un tout qui les comprenne de façon organique. Mais il apparaîtra que ces deux systèmes pourront se révéler comme concurrents sur le plan de la détermination des valeurs d'échange ; pour qu'il n'en soit pas ainsi, il faudra, comme nous le verrons, que la définition de l'exploitation puisse se passer de l'hypothèse de l'échange des marchandises « à leur valeur », véritable tentative

désespérée de concevoir le concave sans le convexe. Ce problème nous amènera à reconsidérer la possibilité même de l'existence des « valeurs ». dès l'instant où l'on accepte de prendre en compte un système de prix.

Ces préliminaires et ces quelques questions essentielles étant posés, nous pouvons à présent entrer dans le vif du sujet.

## 2 La signification du « théorème marxien fondamental »

Une première solution au problème de la mise au jour de l'exploitation consiste à trouver un pont significatif entre les deux systèmes ; « en fait », écrivent les auteurs, « il existe un “pont”, un “passage” entre la théorie marxiste des prix de production et la théorie marxiste de la valeur ; ce pont est fourni par ce qu'il est convenu d'appeler le théorème marxien fondamental d'Okishio-Morishima », qui traduit « *qu'il ne peut y avoir un profit positif dans l'ensemble des branches que si les travailleurs sont exploités* »<sup>9</sup>. Il va de soi que si cette proposition était prouvée, la conclusion serait d'importance.

Si nous nous plaçons dans le cas de la production simple, c'est-à-dire dans un système de branche à produit unique et capital circulant, où donc  $\mathbf{B} = \mathbf{I}$ , la démonstration est aisée ; elle s'appuie sur une propriété spectrale des matrices indécomposables (nous supposons en effet pour plus de simplicité que toutes les marchandises sont fondamentales) qui établit que si  $\alpha(\mathbf{A})$  est la solution de l'équation  $\mathbf{Ax} = \alpha\mathbf{x}$ , où  $\alpha$  est un scalaire et  $\mathbf{x}$  un vecteur positifs, et si  $r$  est un nombre positif donné, alors :

1. s'il existe un vecteur  $\mathbf{z} \geq \mathbf{0}$  tel que  $\mathbf{Az} \geq r\mathbf{z}$ , on a  $\alpha(\mathbf{A}) > r$  ;
2. s'il existe un vecteur  $\mathbf{z} \geq \mathbf{0}$  tel que  $\mathbf{Az} \leq r\mathbf{z}$ , on a  $\alpha(\mathbf{A}) < r$ .

(Annexe mathématique, Lemme 5').

---

9. *Théorie de la valeur...*, op. cit., p. 38.

En appliquant cette propriété à nos systèmes, nous pouvons faire le raisonnement suivant : puisque  $r > 0$  entraîne  $\mathbf{p} > \mathbf{A}^* \mathbf{p}$ , alors  $\alpha^*(A^*) < 1$  ; d'autre part, puisque  $e \leq 0$  entraîne  $\Lambda \leq \mathbf{A}^* \Lambda$ , alors  $\alpha^*(A^*) \geq 1$ . « Les deux hypothèses étant contradictoires, il est impossible d'avoir à la fois  $r > 0$  et  $e \leq 0$  ; il est donc nécessaire », concluent les auteurs, « que le taux d'exploitation soit positif pour qu'apparaisse un profit positif dans chacun des secteurs produisant des produits fondamentaux »<sup>10</sup>.

Il semble donc bien que l'on possède là un lien irréfutable et significatif entre la plus-value et le profit. Et pourtant, deux observations immédiates s'imposent.

En premier lieu, il n'y a là que la démonstration de la condition « nécessaire » du théorème ; celle de la condition « suffisante » n'est pas abordée : ou plutôt, elle est interprétée de manière très particulière. Comme Okishio l'avait déjà exprimé dans son article de la *Weltwirtschaftliches Archiv*<sup>11</sup>, la condition établie par le théorème n'est, pour G. Abraham-Frois et E. Berrebi, « qu'une condition nécessaire et nullement suffisante. Pour que le profit apparaisse effectivement entre les mains du capitaliste, il faut que les marchandises soient vendues ; faute de quoi, le travailleur aurait bien été exploité, la plus-value extorquée, mais sans que pour autant la plus-value puisse être réalisée »<sup>12</sup>. La condition suffisante est donc assimilée aux conditions de « réalisation de la plus-value ». Il est pour le moins surprenant de retrouver ce problème, qui se pose traditionnellement à un autre niveau d'analyse, dans une démonstration de ce type où la « réalisation » en tant que telle n'a rien à faire. Il ne s'agit là, selon nous, que de l'indice d'un certain malaise engendré par l'indépendance, supposée au départ, des deux systèmes ; car si l'on a pu démontrer qu'un taux de plus-value positif était nécessaire à l'existence d'un taux de profit positif, la démonstration de la condition suffisante se serait transformée dans la proposition selon laquelle un taux de profit positif est nécessaire

---

10. Ibid., p. 40.

11. N. Okishio, art. cit., p. 293.

12. *Théorie de la valeur...* op. cit., p. 41.

à l'obtention d'un taux d'exploitation positif<sup>13</sup> : ce qui est manifestement absurde aux yeux des adeptes du théorème marxien fondamental, pour qui le système des valeurs est le système « caché », et celui des prix le système « apparent ». Mais il n'en reste pas moins que, *puisque* les systèmes sont indépendants, la relation découverte entre le taux d'exploitation et le taux de profit peut tout aussi légitimement être lue dans un sens comme dans l'autre pour la simple raison que la démonstration n'établit en définitive aucun lien de *causalité*, mais, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, une relation d'*équivalence*.

Mais, si tel est le cas, le problème est plus profond. Une relation d'« équivalence » suppose en effet un élément commun aux deux systèmes, une nouvelle propriété commune d'où l'on pourrait déduire *à la fois* la positivité du taux d'exploitation et du taux de profit sans qu'il y ait un quelconque lien de causalité entre ces derniers ; il est aisé de voir que cet élément commun existe et peut être identifié dans la matrice socio-technique  $\mathbf{A}^*$ . Si l'on remarque ensuite que la démonstration repose tout entière sur une propriété spectrale de  $\mathbf{A}^*$ , c'est-à-dire sur la condition  $\alpha^*(\mathbf{A}^*) < 1$ , la question est alors éclaircie. Comme ont observé de nombreux auteurs, la condition selon laquelle la valeur propre dominante d'une matrice  $\mathbf{A}^*$  est inférieure à l'unité (et c'est finalement de cela qu'il s'agit ici) signifie<sup>14</sup> que le système est *viable*, ou *productif*, c'est-à-dire qu'il produit un surplus global physique d'au moins une marchandise et un déficit d'aucune (nous sommes en production simple), ce que l'on a bien supposé au départ. Le « théorème marxien fondamental » ne fait donc qu'exprimer, pour deux systèmes différents d'évaluation correspondant à deux « normes » de répartition différentes, cette propriété

---

13. Cf. par exemple Elmar Wolfstetter, 'Surplus Labour, Synchronised Labour Costs and Marx's Theory of Value', *The Economic Journal*, septembre 1973, pp. 787-809, annexe A) qui n'en tire cependant pas les conséquences attendues.

14. Dont Luigi Pasinetti, *Lezioni di teoria della produzione*, II Mulino, Bologne, pp. 81-82 et 121-122 ; nous remarquerons que les célèbres « conditions d'Hawkins et Simon » possèdent une signification analogue : cf. David Hawkins et Herbert A. Simon, Note : 'Some Conditions of Macroeconomic Stability', *Econometrica*, **XVII**, 1949, pp. 245-248, repris dans Peter Newman, *Readings in Mathematical Economics*, vol. I (*Value Theory*), The Johns Hopkins Press, Baltimore, 1968, pp. 53-56.



physique, ou socio-technique si l'on préfère, *placée en hypothèse* : qu'il existe, en d'autres termes, un surplus non nul de marchandises allant aux détenteurs des moyens de production, propriété que la positivité du taux d'exploitation et du taux de profit traduit respectivement dans les deux systèmes. Il n'est donc pas stupéfiant outre mesure de retrouver à l'arrivée ce que l'on avait placé au départ. Le problème reste posé, cependant, de la *nature*, de l'*origine* de ce surplus et de son appropriation.

Le caractère tautologique de la construction, allié aux quelques considérations que nous formulerons ultérieurement sur le « système des valeurs », permet de mieux comprendre un phénomène, autrement curieux, qui apparaît dès que l'on raisonne sur un modèle de production multiple. En effet, dans un tel contexte, et comme le reconnaissent par ailleurs les auteurs<sup>15</sup>, des valeurs *néglatives* peuvent faire leur apparition<sup>16</sup> ; G. Abraham-Frois et E. Berrebi sont cependant d'avis que cela ne modifie en rien la substance de leurs conclusions dans la mesure où « si certaines marchandises peuvent avoir une valeur négative, au niveau global, social, on retrouve [...] l'égalité entre sur-travail et valeur des surplus des marchandises »<sup>17</sup>. Leur démonstration est, sur ce point, la suivante : puisque  $(1 + e)\mathbf{d}\Lambda = 1$ , et puisque  $\mathbf{B}\Lambda = \mathbf{A}\Lambda + \mathbf{L}(1 + e)\mathbf{d}\Lambda = \mathbf{A}^*\Lambda + e\mathbf{L}\mathbf{d}\Lambda$ , alors  $(\mathbf{B} - \mathbf{A}^*)\Lambda = e\mathbf{L}\mathbf{d}\Lambda > 0$  puisque  $\mathbf{L} > 0$ ,  $e > 0$  et donc  $\mathbf{d}\Lambda = \frac{1}{1 + e} > 0$ .

Sans y prendre garde, les auteurs admettent sans discussion un taux d'exploitation positif ( $e > 0$ ), *ce qui, en production conjointe, n'est plus nécessairement le cas*. En effet, si l'expression  $(1 + e)\mathbf{d}\Lambda = 1$  reste vraie (il ne s'agit là que d'une question de *définition* de  $e$ ), cela n'implique pas for-

---

15. Cf. op. cit., p. 158.

16. La seule certitude que nous ayons en ce domaine est que les valeurs seront assurément toutes positives si  $(\mathbf{B} - \mathbf{A})^{-1}$  est une matrice semi-positive, c'est-à-dire si le système est un système particulier à activités toutes solidaires, dans lequel chaque méthode de production ne produit un surplus net que d'une seule marchandise, différente de celles formant le surplus de chacune des autres méthodes (cf. B. Schefold, op. cit., et Arun Bose, 'Sous-systèmes et production conjointe', dans G. Faccarello et Ph. de Lavergne, *Une nouvelle approche en économie politique ?* Paris, 1977, à paraître).

17. Op. cit., p. 161.

cément que  $e$  soit positif dans la mesure où l'on ne connaît pas le signe et la grandeur absolue de  $d\Lambda$ . Dans le cas de production conjointe, il est donc fort possible d'obtenir simultanément un taux d'exploitation négatif pour un système qui comporte un taux de profit positif, ou bien l'inverse<sup>18</sup>. Le « théorème marxien fondamental » se trouve donc par ce simple fait sérieusement remis en question dans ses résultats les plus « spectaculaires » eux-mêmes ; ce qui a induit M. Morishima, par exemple, à reformuler toute la question en termes de « valeurs optimales »<sup>19</sup> : mais il est clair que cette dernière tentative nous éloigne définitivement de Marx, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, de l'esprit analytique de l'auteur ou de ses efforts désespérés pour découvrir dans les écrits de Marx une citation qui veuille bien aller dans le sens de sa recherche<sup>20</sup>.

Il reste à interpréter les « valeurs négatives » qui demeurent incompréhensibles dans le cadre d'une théorie de la valeur-travail incorporé au sens de Marx. Nous verrons plus loin ce que l'on peut en penser ; il suffira ici d'indiquer que le problème est lié à l'utilisation du travail comme instrument de mesure. Nous devons auparavant examiner la seconde tentative qui est effectuée dans le but de relier le système des valeurs et le système des prix, la plus-value et le profit.

---

18. Cf. Ian Steedman, 'Positive Profits with Negative Surplus Value,' *The Economic Journal*, LXXXV, 1975, pp. 114-123 ; Steedman ne traite que le cas sraffaïen des salaires payés post-factum mais on peut aisément montrer que son exemple reste valable si les salaires sont avancés.

19. Cf. *Marx's Economics*, dernier chapitre, et 'Marx in the Light of Modern Economic Theory', *Econometrica*, XLII, juillet 1974, pp. 611-632.

20. C'est-à-dire une citation définissant la valeur comme le temps minimum de travail nécessaire à la production des marchandises. Morishima croit pouvoir citer à cet égard... *Misère de la philosophie !* ('Positive profits with negative surplus value — a comment', *The Economic Journal*, LXXXVI, 1976, pp. 599-603). Cf. à ce sujet les remarques pertinentes de I. Steedman, 'Positive profits with negative surplus value : a reply', *ibid.*, pp. 604-608.

### 3 Taux de plus-value, taux de profit et système-étalon

La seconde tentative de retrouver la théorie de l'exploitation de Marx passe par la construction du système-étalon de Sraffa et par l'utilisation de ses propriétés ; il est clair que, puisque les salaires sont avancés, ce système-étalon ne jouera pas le rôle d'étalon invariable des prix, comme chez P. Sraffa. Il servira cependant à établir une relation en tout point analogue, sur le plan formel, à la formule fondamentale que Marx utilise dans le Livre III du *Capital* pour déterminer le taux de profit ; ce qui permettra à G. Abraham-Frois et E. Berrebi de tirer des conclusions significatives quant à l'origine du profit qui apparaît dans le système des prix.

Sans qu'il soit besoin de revenir dans cette courte note sur des développements bien connus, on sait que, chez Marx, le taux de profit est donné par la formule :  $r = \frac{e}{1 + k_m}$ , dans laquelle  $k_m$  représente la « composition organique », soit du système global, soit de l'hypothétique « branche moyenne » qui le symbolise. Ronald Meek<sup>21</sup> avait déjà montré, dans le cadre de la production simple, l'analogie de cette formule avec la relation linéaire qui existe entre le taux de salaire et le taux de profit d'un système sraffaien dans lequel la marchandise-étalon fait office de numéraire. Mais sa démonstration reposait sur l'hypothèse des salaires payés *post-factum* sur le produit net ; la démarche de G. Abraham-Frois et E. Berrebi, tout comme celle d'A. Medio<sup>22</sup>, s'effectue dans le cadre des salaires avancés.

Soit  $\mathbf{q}$  le vecteur des multiplicateurs relatifs au système-étalon et  $R$

---

21. R.L. Meek, 'Mr Sraffa's Rehabilitation of Classical Economics', dans *Economic Theory and Ideology*, Chapman and Hall, Londres, 1967, pp. 161-178, version française à paraître dans G. Faccarello et Ph. de Lavergne, *Une nouvelle approche...*, op. cit.

22. Alfredo Medio, 'Profits and Surplus Value : Appearance and Reality in Capitalist Production', dans : E.K. Hunt et J.G. Schwartz, *A Critique of Economic Theory*, Penguin Books, Harmondsworth, 1972, pp. 312-346, légèrement modifié lors de la 2ème éd. Traduit dans les *Problématiques de la Croissance*, vol. II, Economica, Paris, 1974, pp. 248-289.

le rapport-étalon. Le surplus, en termes de marchandise-étalon, est noté  $\mathbf{q}(\mathbf{B} - \mathbf{A}^*)$ , et la matrice socio-technique correspondante  $\mathbf{qA}^*$ . On sait que la propriété de  $R$ , comme rapport de deux quantités de marchandise-étalon, est d'être invariant quel que soit le système d'évaluation des marchandises utilisé ; on peut donc écrire :

$$R = \frac{\mathbf{q}(\mathbf{B} - \mathbf{A}^*) \Lambda}{\mathbf{qA}^* \Lambda} = \frac{e\mathbf{qLd}\Lambda}{\mathbf{q}(\mathbf{A} + \mathbf{Ld}) \Lambda} = \frac{e\mathbf{qLd}\Lambda}{\mathbf{qLd}\Lambda + \mathbf{qA}\Lambda}$$

En divisant numérateur et dénominateur par  $\mathbf{qLd}\Lambda$  (que nous supposons non nul), et en définissant la composition organique du système-étalon

par :  $k_q = \frac{\mathbf{qA}\Lambda}{\mathbf{qLd}\Lambda}$  il vient finalement :

$$R = \frac{e}{1 + k_q}$$

Ainsi, « il y a bien une relation entre taux de profit et taux d'exploitation ; mais alors que Marx pensait que cette relation passait par l'intermédiaire de la composition organique [...] du capital caractérisant une marchandise produite dans des conditions “moyennes”, c'est la composition organique ( $k_q$ ) du capital permettant de produire la marchandise-étalon qu'il convient de prendre en considération. On sait, en effet, que la relation linéaire décroissante entre salaire prélevé sur le surplus et taux de profit n'est pas limitée au système-étalon imaginaire, mais peut être étendue au système économique réellement observé. Le taux de profit qui apparaît dans le système réel est donc déterminé (puisque par hypothèse la totalité du surplus va aux capitalistes) par le rapport-étalon, et de ce fait relié au taux d'exploitation par l'intermédiaire de  $k_q$  composition organique du capital de la marchandise-étalon. Les développements [...] de Marx restent donc valables dans le cas général à la seule condition de remplacer marchandise “moyenne” ou composition organique “moyenne” par marchandise “étalon” ou composition “étalon”. »<sup>23</sup>. Se trouverait ainsi réaffir-

---

23. *Théorie de la valeur...*, op. cit., p. 319.

mée, selon les auteurs, l'origine du profit dans la plus-value, l'expression trouvée étant même plus significative que le « théorème fondamental ».

Mais cette optique soulève cependant un certain nombre de difficultés qui nous font penser que cette solution au problème de l'exploitation n'est pas plus satisfaisante que la précédente.

La principale cause de cette insatisfaction réside dans le procédé lui-même qui est utilisé pour établir cette relation : le passage par le système-étalon, qui ne peut en aucun cas, à notre avis, sauf logique défectueuse, soutenir les conclusions tirées précédemment. En d'autres termes, l'analogie entre la formule de Marx et la relation obtenue est purement formelle et leurs significations respectives radicalement différentes. La formule de Marx donne la valeur du taux de profit en fonction du taux de plus-value et de la composition organique sociale, et cette valeur ne peut être obtenue que par l'intermédiaire de cette formule qui présuppose l'exploitation et exprime la redistribution de la plus-value globale entre les branches au prorata du montant en valeur des capitaux engagés. Il s'agit là d'un *passage nécessaire* de la théorie des prix de production, passage qui, précisément, *définit* le profit comme plus-value modifiée. Chez Sraffa, au contraire, et chez G. Abraham-Frois et E. Berrebi, le taux de profit est déterminé indépendamment des valeurs et une relation du type de celle établie par Marx ne peut être retrouvée qu'en passant par le système-étalon ; ce qui implique que cette relation ne peut être, d'une part, ni représentative de l'économie tout entière (le système-étalon ne représente même pas une « moyenne » du système fondamental), et, d'autre part, ni significative puisque le système-étalon *est précisément élaboré, par remodelage du système réel, pour que cette relation soit vérifiée*<sup>24</sup>.

Il semble donc évident qu'une construction spécialement bâtie pour vérifier une relation ne peut être présentée comme preuve de la validité de celle-ci<sup>25</sup>. Le système étalon constitue, certes, un « auxiliaire

---

24. Il n'est qu'à voir la manière dont l'étalon est recherché et construit : cf. P. Sraffa, op. cit., chapitres III et IV.

25. Une remarque analogue est formulée, à propos de l'analyse de Meek, par C.

analytique ». Mais son rôle est ici différent de celui qu'il jouait en tant que producteur de l'étalon invariable des prix ; un numéraire peut bien consister en une construction imaginaire, un panier de biens arbitrairement choisis en fonction de telle ou telle convenance : les propriétés que l'on veut faire apparaître surgissent par un retour au système réel, la fonction du système-étalon n'étant que de déterminer la *composition* de ce panier. Dans le cas examiné plus haut, au contraire, les choses vont différemment : car ou bien le système réel est son propre système-étalon et la relation est *effectivement* vérifiée, ou bien système réel et système-étalon ne coïncident pas et la relation *n'est pas* significative<sup>26</sup>. Est-ce, inversement, parce que le problème de la transformation n'existe pas dans le système-étalon que l'on niera sa pertinence pour le système réel ? Le procédé mis en oeuvre ici fait donc irrémédiablement penser au type de provocation politique décrit jadis par J.P. Sartre dans ses *Situations* : après avoir inventé un complot imaginaire, on en accuse ses adversaires et on les met hors d'état d'agir ; et le fait que rien ne se produise est alors présenté comme la « preuve » de la culpabilité des prétendus conjurés.

La logique de la chose, on le voit, ne paraît pas irréprochable. Nous pouvons cependant aller plus loin et affirmer que, même si la relation établie était pertinente pour le système réel, on ne pourrait quand même pas y voir une confirmation de la théorie de l'exploitation.

Une raison, qui peut dans un premier temps s'appuyer sur l'apparition des « valeurs négatives » en production conjointe, nous incite à reconsidérer la signification d'une relation qui comprendrait éventuellement un taux de profit positif mais un taux de plus-value et une composition organique... négatifs. C'est dès lors la notion même de valeur, à l'intérieur d'un système de prix de production, qui est à remettre en question. Ce point, plus général, sera abordé dans le prochain paragraphe.

---

Napoleoni, 'Profitrate und Arbeitsquantum', dans *Ricardo und Marx*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1974, pp. 228-231.

26. Sur ce point, cf. également P. Maurisson, 'Les schémas de la transformation et la théorie sraffaïenne des prix de production', à paraître dans *Une nouvelle approche... ?*, op. cit.

Un autre motif de perplexité est dû à cette indépendance des systèmes des valeurs et des prix, que nous avons maintes fois soulignée. L'expression qui lie la valeur du taux de profit à celle du taux de plus-value par l'intermédiaire de la composition organique du système étalon ne peut pas, en elle-même, indiquer une imputation de cause à effet, un sens de causalité d'une grandeur vers l'autre. Aucun, parmi les deux termes, n'est premier par rapport à l'autre. Dès lors, ce sens de causalité est inévitablement recherché en faisant varier les valeurs des éléments en jeu, c'est-à-dire celles du taux de profit et du taux de plus-value, afin de constater que, l'un changeant, l'autre varie dans le même sens (c'est ce que fait A. Medio, par exemple). Mais de sérieuses difficultés surgissent alors (dans un souci de simplicité, nous raisonnerons dans un cadre de production simple).

Effectuer ces variations afin de comparer l'évolution des taux signifie tout d'abord faire varier la répartition, c'est-à-dire, dans notre cas, le salaire réel. Le point est alors le suivant : on ne peut établir avec précision un sens univoque de variation des taux que si ce salaire réel varie de manière homothétique. Dans ce cas, en effet, une augmentation (une baisse) de ce taux de salaire signifie une baisse (une hausse) du taux de plus-value ; d'autre part, la nouvelle matrice socio-technique voit certains de ses éléments augmenter sans qu'aucun ne diminue (ou l'inverse dans le cas contraire), ce qui provoque une hausse (une baisse) de la valeur propre dominante  $\alpha^*(\mathbf{A}^*)$ , fonction continue et strictement positive des éléments de  $\mathbf{A}^*$ . Puisque le taux de profit  $r (= R)$  est fonction inverse de  $\alpha^*(\mathbf{A}^*)$ , ce taux diminuera (augmentera) en conséquence. Une variation du taux de plus-value induit donc une variation dans le même sens du taux de profit. Mais ce n'est malheureusement pas là le cas général : et il est illicite d'exclure les cas de variation des « habitudes de consommation » accompagnant les changements dans le niveau de la rétribution. L'hypothèse d'un salaire réel aux proportions fixes (qui permet, de façon fort commode, de le considérer comme un seul bien) est trop contraignante pour que la généralité des résultats n'en soit point affectée. Aussi doit-on faire en sorte que la variation de la répartition puisse compor-

ter des variations dans les proportions dans lesquelles les marchandises composent le salaire réel. Supposons un tel changement, c'est-à-dire supposons que certaines marchandises ne sont plus ou peu consommées alors que d'autres le sont beaucoup plus. Le taux de plus-value peut alors augmenter comme diminuer, cela dépend des quantités de travail incorporé dans les marchandises à présent consommées. Supposons qu'il augmente. Si nous nous tournons vers le système des prix, nous constatons alors que l'évolution du taux de profit est indéterminée ; en effet, l'évolution de la valeur propre dominante de la matrice socio-technique (donc l'évolution du taux de profit) n'est plus prévisible : certains éléments de  $\mathbf{A}^*$  s'accroissant alors que d'autres diminuent, toute comparaison avec une situation antérieure devient impossible. Une évolution en sens inverse du taux de plus-value et du taux de profit n'est donc pas seulement à exclure, mais elle possède théoriquement autant de probabilités de se produire que l'évolution parallèle.

Achevons notre propos en revenant sur le plan logique et sur l'idée précédente qui consiste à raisonner en termes de *variations* et qui aurait pu conférer une certaine valeur explicative à la relation  $r = \frac{e}{1 + k_q}$  (toujours entachée, cependant, par le fait qu'aucun des deux systèmes n'est premier par rapport à l'autre : d'où le rôle complémentaire essentiel des égalités quantitatives chez Marx) ; cette idée, pensons-nous, ne constitue pas seulement une manière de contourner la formule trouvée, qui devient inutile (seul compte le sens de variation des deux taux), mais se révèle illusoire dans la mesure où ce que nous faisons en réalité, ce n'est pas raisonner en termes de variations mais de *comparaison d'états permanents*.

La vision sraffaïenne de G. Abraham-Frois et E. Berrebi est en effet celle que nous avons définie comme « optique néo-keynésienne »<sup>27</sup> de

---

27. Cf. notre essai, *Travail, valeur et prix*, Université de Paris X, et G. Faccarello et Ph. de Lavergne, 'Une nouvelle approche en économie politique ? Un essai de clarification', à paraître dans l'ouvrage, cit., du même nom.



longue période<sup>28</sup> (ce qui explique par ailleurs que les auteurs se voient contraints, en croissance, de supposer les rendements constants et une égalité implicite entre l'offre et la demande des différentes marchandises) ; cela transparaît très clairement au début de la section V du chapitre III de leur ouvrage : « si nous soulignons qu'il s'agit de la détermination des prix d'équilibre », précisent en effet les auteurs, « c'est pour éviter toute ambiguïté ; il s'agit bien, non du niveau des prix en situation de déséquilibre, caractérisée par insuffisance ou excès de l'offre ou de la demande mais des prix *qui apparaissent en régime permanent*, où niveaux de salaire et taux de profit sont fixes et uniformes dans toute l'économie, où la technologie ne subit aucun changement. On se situe donc dans l'état de "*parfaite tranquillité*" cher à J. Robinson et c'est dans ce cadre, avec l'hypothèse de rendements constants à l'échelle, que nous cherchons les influences qui s'exercent sur la formation des prix normaux, des *prix de longue période* »<sup>29</sup>. Dans ce cadre, il n'est donc pas d'autre méthode licite que celle de la comparaison d'états d'équilibre de longue période d'une structure technique donnée, états caractérisés par des répartitions différentes du revenu national ; nous comparons ces états, nous ne passons pas de l'un à l'autre : ce genre de comparaison ne peut donc en aucun cas indiquer un lien quelconque de cause à effet entre les deux situations examinées. C'est ce qu'avait parfaitement souligné G. Abraham-Frois dans son 'Introduction' au second volume des *Problématiques de la croissance*<sup>30</sup> (« J. Robinson a mis à maintes reprises en garde contre les assimilations abusives, contre le risque qu'il y avait à confondre les analyses en termes de différence et les analyses en termes de changement [...]. Mais bien que l'analyse en termes de différence nous permette de conclure à l'existence possible de deux régimes permanents de croissance [...], il ne nous est absolument pas possible d'en tirer quelque conclusion que ce soit quant aux changements qu'entraînerait dans l'économie

---

28. On retrouverait des problèmes analogues dans une problématique « néo-marxiste ». Cf. note précédente.

29. Op. cit., p. 154. C'est nous qui soulignons.

30. Tome II, cit., p. XXIV.

considérée une modification du salaire »); il est donc étonnant de voir une telle ambiguïté peser sur une question aussi importante que celle de l'exploitation, et en général sur tout le chapitre V où le terme « conflit » semble bien renvoyer à une analyse en termes de variations. Il paraît bien que les auteurs n'ont pas pu échapper ici aux difficultés propres à l'optique néo-keynésienne.

#### 4 Prix, valeurs et exploitation : une conclusion provisoire

Au terme de cette trop brève analyse, il apparaît que la volonté clairement exprimée par G. Abraham-Frois et E. Berrebi de retrouver la théorie de l'exploitation de Marx à travers les deux voies que nous venons d'examiner se heurte à des difficultés apparemment insurmontables. Nous ne devons cependant pas nous contenter de cette simple constatation, même importante : il s'agit de tenter de poursuivre l'analyse et de voir, en guise de conclusion, *si ces difficultés ne sont pas irrémédiablement liées au mode d'approche choisi*, c'est-à-dire partir d'une théorie des prix de production pour tenter ensuite de retrouver l'exploitation. Nous reviendrons par là, du même coup, sur certains points laissés en suspens à la fin des deux premiers paragraphes. Notre conclusion sera triple : en premier lieu, il ne semble pas que l'on puisse parler d'exploitation sans supposer l'échange des marchandises « à leur valeur », c'est-à-dire selon les quantités de travail socialement nécessaire qui y sont contenues ; ce qui, en second lieu, rendra inconcevable un système des valeurs, « indépendant », placé à côté du système des prix, sans que les deux systèmes se révèlent comme concurrents et non complémentaires ; enfin, sur ces bases, et ce sera là notre troisième point, il s'avérera impossible, si l'on conserve un système sraffaïen de prix de production, de parler de valeurs, donc de connaître les quantités globales de « travail incorporé » dans les différentes marchandises.

Le premier point que nous voudrions souligner a donc trait à la théo-

rie de l'exploitation. Il nous est impossible de nous étendre ici sur toutes les variantes qu'a reçues cette théorie dans les différentes versions de la problématique sraffaïenne<sup>31</sup> ; disons simplement que les plus cohérentes d'entre elles sont précisément celles qui ne cherchent pas à déduire cette exploitation directement du schéma des prix<sup>32</sup>, c'est-à-dire celles qui s'adjoignent, comme ici, un système des valeurs dans ce seul but. D'un point de vue formel, cette solution présente également l'avantage de demeurer fidèle, autant que cela se peut, au texte de Marx.

Cependant, avant d'aborder de front le problème posé par la simple juxtaposition de deux systèmes apparemment indépendants, il est un point d'importance capitale sur lequel nous voudrions insister : le fait, en d'autres termes, selon lequel la théorie de l'exploitation, au sens de Marx, ne peut absolument pas se passer de la loi de la valeur, et d'une loi de la valeur dans toutes ses déterminations, c'est-à-dire une loi qui ne détermine pas seulement les « valeurs absolues » des marchandises mais qui implique également l'*échange* de ces marchandises selon les quantités de travail incorporé. Autrement dit, l'aspect « rapport d'échange » de cette théorie semble tout aussi essentiel que l'aspect « valeur absolue » (que ces deux aspects soient en fait indissociables chez Marx, c'est une question que nous ne pouvons pas développer ici<sup>33</sup>).

La raison en est simple, à bien y réfléchir ; afin de mieux cerner ce point, penchons-nous sur la manière dont est introduit le concept d'exploitation dans le système des valeurs. Nous remarquons tout de suite que cette introduction se fait *après* la détermination des valeurs, et en correspondance avec la définition du salaire réel de l'ouvrier. Puisque  $\mathbf{d}$  est le vecteur des quantités de marchandises composant ce taux de salaire réel, la valeur de celui-ci est alors  $\mathbf{d}\Lambda$  et le « surtravail » est défini par

---

31. Cf. *Travail, valeur et prix*, op. cit.

32. Cf. par exemple John Eatwell, 'Mr. Sraffa's Standard Commodity and the Rate of Exploitation', *Quarterly Journal of Economics*, novembre 1975, pp. 543-555.

33. Cf. par exemple Helmut Reichelt, *Zur logischen Struktur des Kapitalbegriffs bei Karl Marx*, Europäische Verlagsanstalt, Francfort, et Europa Verlag, Vienne, 1970.

$(1 - \mathbf{d}\Lambda)$ . Ce surtravail est alors défini comme travail non payé, exploitation. Et, bien que le taux de plus-value ( $e = \frac{1 - \mathbf{d}\Lambda}{\mathbf{d}\Lambda}$ ) soit posé uniforme dans toutes les branches de l'économie, l'introduction de la notion d'exploitation s'effectue, on le voit, au niveau individuel des branches.

L'opération semble aller de soi. Et pourtant, à y regarder de plus près, le mode de raisonnement utilisé n'est bâti que sur une pure analogie formelle avec celui de Marx ; et, dans notre contexte, *rien* ne prouve, *a priori*, que la quantité de « travail incorporé » dans le salaire réel est inférieure à celle qui est fournie par l'ouvrier pendant l'unité de temps à laquelle se rapporte ce salaire réel. Si, en effet, et comme il se doit, nous nous en tenons au seul système des valeurs dont le but est bien de faire apparaître un surtravail et d'identifier ce dernier comme exploitation, la définition de la valeur (absolue) comme la quantité globale de travail, direct et indirect, incorporé dans une marchandise ne nous permet que de dire, de manière tautologique, que seul le travail est créateur de valeur et donc que les moyens de production utilisés ne font que transférer la leur au produit. Mais, au delà de cette simple conclusion, il ne semble pas que nous puissions aller. Nous ne pouvons pas exclure, dès l'abord, les cas où la valeur de  $(1 - \mathbf{d}\Lambda)$  est négative ou nulle : car les choix réels des possesseurs des moyens de production s'effectuent dans le système des prix sur la base des prix de production en vigueur et du taux de profit prévalant, d'une manière tout à fait indépendante des quantités de travail incorporé. Les critères de choix exigent un taux de profit et des prix tous positifs, et non l'existence explicite d'un « surtravail ». Au niveau des branches, le « système des valeurs » est donc incapable de nous fournir la preuve de la positivité de l'expression  $(1 - \mathbf{d}\Lambda)$ , et donc de celle du « taux d'exploitation ». Il en aurait été tout autrement, bien entendu si le système des valeurs avait été également un système de rapports d'échange.

Nous devons enfin distinguer la question de la positivité de  $(1 - \mathbf{d}\Lambda)$  de celle de l'exploitation. Le premier problème conditionne bien le second. Mais la démonstration de l'exploitation ne s'y ramène pas nécessairement,

comme on le verra par la suite. Car cette question se présente en effet comme l'explication de l'origine de l'excédent monétaire retiré par le capitaliste de la vente de la production (nous écartons ici les problèmes de la « réalisation »), par rapport à sa mise de fonds initiale convertie en force de travail et moyens de production. L'échange aux « prix normaux » (quels qu'ils soient) nous permet de dire que cet excédent ne résulte pas de la seule circulation. Mais, au niveau des branches, on ne peut comme l'on sait qualifier cet excédent d'équivalent monétaire du surtravail que si les échanges se font « à la valeur ». C'est bien là tout le problème de la « transformation ».

Par conséquent, pour revenir au problème qui nous préoccupe ici, la positivité de  $(1 - \mathbf{d}\Lambda)$  et le rapport d'exploitation ne peuvent être démontrés à ce niveau de l'analyse dans un système de « valeurs » purement absolues, à moins, bien sûr, de poser tout ceci comme des axiomes de départ. Mais ceci n'est pas souhaitable et pourra peut-être être évité si l'on passe au niveau plus élevé d'analyse : celui du système dans son ensemble.

Au niveau du système tout entier, les choses se présentent sous un aspect plus favorable, car ici des comparaisons en termes physiques sont possibles. Ce qui apparaît alors au niveau global, c'est, d'une part, la quantité globale de travail direct effectué pendant la période,  $\sigma\mathbf{L}$  (où  $\sigma$  est le vecteur ligne, de dimension appropriée, dont les éléments sont tous égaux à 1), qui est également la quantité de travail incorporé dans — et donc la valeur de — la masse des marchandises constituant le produit net au sens de Sraffa, masse formée par les biens de consommation ouvrière (de valeur globale  $\mathbf{L}_w = \sigma\mathbf{Ld}\Lambda$ ) et les marchandises qui échoient aux possesseurs des moyens de production (de valeur égale, par conséquent, à  $\sigma\mathbf{L} - \sigma\mathbf{Ld}\Lambda$ ). Puisque, dans notre contexte de production simple, les valeurs sont toutes positives, il résulte immédiatement que, au niveau du système tout entier :

$$\sigma\mathbf{L} - \sigma\mathbf{Ld}\Lambda = \sigma\mathbf{L}(1 - \mathbf{d}\Lambda) > 0$$

avec  $(1 - \mathbf{d}\Lambda) > 0$  et  $e = \frac{1 - \mathbf{d}\Lambda}{\mathbf{d}\Lambda} > 0$ .

Si le caractère positif de  $(1 - \mathbf{d}\Lambda)$  est à présent établi, nous ne sommes pas pour autant au bout de nos peines. En effet, cette preuve ne constitue pas, en premier lieu, une démonstration de l'exploitation dans la mesure où elle présuppose le partage du produit net physique entre capitalistes et ouvriers. Baptiser ce partage « rapport d'exploitation » serait retomber dans la vision « socialiste ricardienne » et affirmer de manière péremptoire que le « travail » possède une sorte de « droit naturel » sur la propriété de l'intégralité du surplus produit. En second lieu, il apparaît que le taux « d'exploitation » ainsi défini au niveau global n'est transféré au niveau des branches que de manière purement factice. L'écriture :

$$\Lambda = \mathbf{A}\Lambda + \mathbf{L} = \mathbf{A}\Lambda + (1 + e)\mathbf{Ld}\Lambda$$

est illicite dans son second passage. Seule la relation  $\sigma\mathbf{L} = (1 + e)\sigma\mathbf{Ld}\Lambda$  possède une signification. Nous nous expliquons du même coup pourquoi les auteurs qui adoptent cette problématique ne peuvent que supposer un taux uniforme de « plus-value ».

Par conséquent, de quelque côté que l'on se tourne, il semble bien que, jusqu'à la preuve du contraire, l'exploitation ne puisse être démontrée qu'à l'aide d'une théorie des rapports d'échange des marchandises selon les quantités de travail incorporé. Dès lors, pour revenir à notre système des valeurs, la conclusion est d'importance car l'alternative suivante s'impose d'elle-même :

(a) ou bien le « système des valeurs » que l'on adjoint au système des prix n'est qu'un système de « valeurs absolues », et son utilité se borne à définir un « taux de plus-value » au niveau global ; *mais il est alors inutile* : le calcul de ce taux peut très bien se faire au niveau du système des prix et, l'exploitation étant purement et simplement postulée, cette pétition de principes n'a nullement besoin de l'appareil formel du premier système, appareil qui ne fait que semer illusion et confusion ;

(b) ou bien le « système des valeurs » a effectivement pour objet de

démontrer l'exploitation ; mais cette démonstration ne peut pas se faire sur la base d'un simple partage global de marchandises entre les classes, partage qui reste inexpliqué<sup>34</sup> ; elle doit alors nécessairement résulter, comme le soulignait déjà Marx, d'une articulation entre l'échange et la production, faire intervenir les rapports d'échange et résulter d'une correspondance biunivoque, non ambiguë, entre le surplus monétaire et le surtravail : ce qui ne peut se faire, au niveau global comme au niveau individuel, dans l'état actuel des recherches, qu'en adoptant le principe de l'échange « à la valeur »<sup>35</sup>.

Cette conclusion est, à nos yeux, d'une extrême importance, et les conséquences que nous allons en tirer sont là pour en témoigner. Ces conséquences ont trait, comme nous l'avons déjà annoncé, à l'indépendance des deux systèmes des valeurs et des prix et à la signification même à accorder à la notion de « travail incorporé » dans le cadre d'une théorie des prix de production.

Le fait, donc, que l'on ne puisse sérieusement parler d'exploitation sans accepter, explicitement ou non, l'échange des marchandises à leur valeur nous permet de répondre à l'interrogation que nous avons laissée

---

34. C'est pourtant là l'essence du « théorème marxien fondamental », et de toutes les tentatives actuelles qui s'efforcent de lire Marx à travers l'opacité sraffaïenne : sur ce point, cf. *Travail, Valeur et Prix*, op. cit., troisième partie.

35. La démarche de Marx paraît donc profondément illogique et il semble bien que les critiques traditionnelles aient eu raison de l'accuser d'avoir fourni, dans une certaine mesure, deux théories de la valeur d'échange. Sur la base de la constatation d'un surplus monétaire tiré de la production (le véritable point de départ de la recherche est la section II du Livre I du *Capital*), Marx introduit les échanges à la valeur pour expliquer ce surplus comme forme monétaire du surtravail. Mais c'est pour exprimer comment ce même surplus tend en fait à être proportionnel à la masse des capitaux investis qu'il introduit l'échange aux prix de production. C'est de cette démarche *parallèle* que découle le problème de la transformation, et non pas d'une *mauvaise* liaison entre le système des valeurs et le système des prix. Ce n'est pas le procédé utilisé pour jeter le pont entre les deux systèmes qui est discutable, *mais l'idée même qu'il existe deux systèmes*. Autrement dit, une théorie des rapports d'échange considérés comme « normaux » devrait affronter en même temps le problème de l'exploitation et le résoudre. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner ailleurs, cette exigence passe pour nous par l'explicitation sérieuse de la méthode de Marx et par une nouvelle définition du « travail *socialement* nécessaire » (et non pas, comme on l'entend habituellement, *techniquement* nécessaire) qui fonde la valeur.

en suspens à la fin du premier paragraphe, concernant la complémentarité des deux systèmes juxtaposés. Il apparaît bien, à présent, que cette complémentarité est purement fictive et cède le pas pour laisser place à une opposition conflictuelle. Chaque système était censé représenter et analyser un aspect d'une réalité complexe : le système des valeurs aurait permis de dévoiler l'exploitation et le système des prix nous aurait fourni une théorie cohérente des rapports d'échange et de la détermination des profits, rentes et autres changements de technique. Cette vision doit de toute évidence être abandonnée dans la mesure où il est inacceptable de conserver simultanément deux systèmes imposant chacun sa propre théorie des rapports d'échange. Il semble bien que nous soyons ici contraints de choisir entre eux, c'est-à-dire de décider, soit de conserver la théorie de l'exploitation mais, avec elle, une théorie « défectueuse » des rapports d'échange, soit de conserver une théorie des prix jugés correcte mais en renonçant alors à comprendre la nature et l'origine du profit. Il n'est en tout cas pas licite de conserver côte à côte, pacifiquement, deux systèmes à ce point conflictuels.

Est-ce à dire que nous pourrions échapper à ce dilemme en soulignant le fait selon lequel, pour connaître les quantités de travail incorporé dans les différentes marchandises, il n'est nullement nécessaire de passer par un système des valeurs mais que leur détermination peut bien se faire à partir du système des prix de production, par la méthode des sous-systèmes<sup>36</sup> par exemple? Nous ne le pensons pas. Car, en premier lieu, même si cela était possible, il nous faudrait tout de même renoncer à parler d'exploitation, pour les raisons indiquées ci-dessus. En second lieu, et c'est là le point essentiel effleuré au second paragraphe, il nous semble impossible de parler de « travail incorporé », de « valeur », même au sens marxien *traditionnel* du terme (travail global *techniquement* nécessaire en moyenne à la production d'une marchandise), en partant d'un système de prix de production.

Si l'on examine en effet le système de Sraffa, tel qu'il est exposé dans

---

36. Cf. P. Sraffa, op. cit., appendice A.



*Production de marchandises au moyen de marchandises*, une chose frappe de prime abord : dans un ouvrage se réclamant de la tradition classique, et paraissant après *Le Capital*, aucune mention n'est faite des concepts de travail « concret » et de travail « abstrait ». Seule prévaut la notion, reprise partout ailleurs, de « travail homogène ». Déjà, vers le milieu des années soixante, C. Napoleoni s'était interrogé sur la signification à accorder au « travail » chez Sraffa, en liaison avec le problème de la transformation<sup>37</sup>. Mais c'est aussi à G. Rodano que nous devons l'amorce d'une réponse<sup>38</sup>, que nous complétons et généralisons ici.

Pour certains auteurs, le travail « homogène » de Sraffa, représenté par le vecteur  $\mathbf{L}$ , n'est rien d'autre que le travail abstrait de Marx. Il suffit pour cela, affirment-ils, de considérer la signification des colonnes des matrices techniques : chacune correspond à une marchandise et une seule. Le vecteur  $\mathbf{L}$  correspond donc à la marchandise « force de travail », en vertu de quoi les quantités qui y figurent possèdent la qualité de travail abstrait.

Ce raisonnement serait séduisant s'il ne jurait dès l'instant où l'on cesse de considérer les colonnes pour examiner les lignes de l'ensemble  $(\mathbf{A}, \mathbf{L}, \mathbf{B})$ . Chaque ligne correspond à une méthode de production, ensemble technique de marchandises et de quantités de travail donné, disons, « empiriquement ». En tant que partie intégrante de ces méthodes de production, le travail devrait donc représenter du travail concret<sup>39</sup>.

La question peut alors être résolue de la manière suivante. Supposons qu'il existe, dans l'économie,  $n$  espèces de travaux concrets (il pourrait

---

37. C. Napoleoni, 'Sul significato del problema marxiano della trasformazione', *La Rivista Trimestrale*, 17-18, mars-juin 1966, pp. 110-119.

38. G. Rodano, 'Considerazioni sul sistema dei prezzi di produzione. I : Una ripresa critica della soluzione di Piero Sraffa', *Quaderni della Rivista Trimestrale*, 33-34, mai 1972, pp. 70-105 : cf. note 40, pp. 92-93.

39. Cette alternative a été reprise, sous forme de paradoxe, par C. Benetti, S. de Brunhoff et J. Cartelier, 'Éléments pour une critique marxiste de P. Sraffa', *Cahiers d'Économie Politique*, n° 3, 1976, sans que ces auteurs en tirent, semble-t-il, toutes les conséquences souhaitables. Ce point semble avoir été éclairci, dans *Economie Classique*, *Économie Vulgaire*, PUG/Maspéro, p. 75, note 2.

en exister  $(n - 1)$  ou  $(n + 1)$ , peu importe), et  $n$  taux de salaire différenciés afférents à ces types de travaux  $w_1, w_2, \dots, w_n$ . Seule la structure de ces taux différenciés doit être connue. Il apparaît alors, aux côtés de la matrice  $\mathbf{A}$ , une matrice des quantités de travaux concrets, de la forme :

$$\mathbf{L}' = \begin{pmatrix} L_{11} & L_{12} & \dots & L_{1n} \\ \dots & \dots & \dots & \dots \\ L_{n1} & L_{n2} & \dots & L_{nn} \end{pmatrix}$$

(où  $L_{i,j}$  désigne la quantité de travail concret de type  $j$  nécessaire à la production dans le procès  $i$ ), et un vecteur :

$$\mathbf{w}' = \begin{pmatrix} w_1 \\ \dots \\ w_2 \end{pmatrix}.$$

Le système s'écrit alors :

$$\mathbf{Bp} = (1 + r) (\mathbf{Ap} + \mathbf{L}'\mathbf{w}')$$

Si l'on convient à présent des notations suivantes :

$$\left\{ \begin{array}{l} w = w_n = \mathbf{dp} \\ L_i = \sum_j \frac{L_{ij}w_j}{w_n} \quad i, j = 1, 2, \dots, n \\ \mathbf{L} = \begin{pmatrix} L_1 \\ \dots \\ L_n \end{pmatrix} \quad \text{et} \quad \sum_i L_i = 1 \end{array} \right.$$

le système devient :

$$\mathbf{Bp} = (1 + r) (\mathbf{Ap} + \mathbf{L}w)$$

où il apparaît que les quantités  $L_i$  de travail « homogène » qui apparaissent chez Sraffa sont en réalité des « pseudo quantités de travail »,

et plus précisément des quantités de travail commandé :  $L_i$  représente la quantité de travail concret de type  $n$  commandé par la masse salariale versée dans la branche  $i$ .

Il apparaît dès lors que les quantités de « travail incorporé » que l'on calcule à partir du système des prix de production, par la méthode des sous-systèmes par exemple, ne représente pas autre chose qu'une somme pondérée de quantités de travail commandé, c'est-à-dire la quantité de travail concret (dont la catégorie est déterminée par l'indice du taux de salaire pris comme référence) commandé par la masse salariale qu'il a été nécessaire de dépenser, directement et indirectement, dans la production d'une unité de la marchandise prise en compte. Est ainsi précisée la qualité d'instrument de mesure du « travail ». Cela peut éclaircir du même coup le mystère des « valeurs négatives », problème que nous avons abordé au deuxième paragraphe : il y aurait là l'indice de méthodes inefficaces, un gaspillage, au niveau social, de différentes sortes de travaux<sup>40</sup>. Enfin, cela permet de jeter un regard rétrospectif sur les arguments avancés contre les tentatives de retrouver l'exploitation par le biais du « théorème marxien fondamental » ou du système-étalon, arguments que les développements de ce paragraphe viennent compléter et intégrer. Mais le point essentiel qui se dégage de tout ceci reste bien entendu le suivant : *dès l'instant où l'on accepte un système de prix de production comme théoriquement pertinent, alors toute velléité de raisonner parallèlement sur les « valeurs », soit par l'intermédiaire d'un système annexe des valeurs, soit en partant directement du système des prix, devient vaine.*

Au terme de cette brève analyse, précisons de nouveau que seule une faible fraction de l'ouvrage de G. Abraham-Frois et E. Berrebi est ici prise en compte. L'apport de la *Théorie de la valeur, des prix et de l'accumulation* ne se résume pas aux quelques points abordés et reste

---

40. D'où l'impossibilité d'apparition des valeurs négatives lorsque l'on raisonne sur les « valeurs optimales » de Morishima. Cf. également Geoffrey H. Hodgson, *The effects of joint production and fixed capital in linear economic analysis*, M. A. Thesis, 1974, Manchester Polytechnic.

essentiel et novateur dans l'analyse des propriétés des systèmes de prix de production. Nous avons simplement estimé nécessaire, en une période d'intenses débats et de remises en cause théoriques, de souligner brièvement quelques points qui à notre avis commandent aujourd'hui toute recherche, des problèmes qui exigent qu'on les aborde clairement. Peut-être les marxistes de la Vulgate ou les gardiens d'un imaginaire temple sraffaïen en prendront-ils ombrage. Que ne méditent-ils pas alors ces propos tenus par Lucio Colletti : « Nous sommes tellement habitués, comme marxistes, à regarder la réalité à travers certaines lunettes qu'il est extrêmement important que quelqu'un, de temps à autre, sache les ôter ; il est probable qu'il verra le monde de manière un peu plus confuse, mais il est aussi possible qu'il parvienne à percevoir des choses que ceux qui portent ces lunettes ne soupçonnent même pas »<sup>41</sup>.

---

41. 'A Political and Philosophical Interview', *New Left Review*, n° 86, juillet-août 1974.